

MERLIN.

ARGUMENT.

Deux bardes ont porté le nom de Merlin¹ : l'un, selon des poésies galloises antérieures au x^e siècle, eut pour mère une vestale², et pour père, selon Nennius et Gildas, un consul romain³ ; il vécut au v^e siècle sous le règne d'Emrys-Aurel, et passa pour le premier des devins de son temps⁴.

L'autre, si ses poésies ne cachent pas un sens figuré, nous apprend lui-même qu'ayant eu le malheur de tuer involontairement son neveu, à la bataille d'Arderyz où il portait le collier d'or, marque distinctive des chefs cambriens, il perdit la raison, s'exila du monde et se retira dans la forêt de Celydon (vers 577).

« Je suis, dit-il, un sauvage en spectacle aux hommes : j'inspire l'horreur ; je n'ai point de vêtements.... personne ne m'honore plus. Les plaisirs fuient loin de moi. Les dames ne viennent point me visiter. Quoique je sois au-

¹ Les Gallois écrivent *Merddyn* et *Myrdin*, et prononcent *Merzlin*.

² *An-ap-lléan*, « le fils de la nonne » (Myvyrian, t. 1, p. 78). Gildas (in *Breviario*) traduit « lléan » par *vestalis*.

³ « Unus de consulibus Romanorum pater meus est » (Nennius, éd. de Gunn, p. 72), et Gildas (cit. de M. F. Michel, in *Vita Merlini Caledoniensis*, intr.).

⁴ « *Prif Zéwin Merdin-Emreis* » (Myvyr. *ib.*).

jourd'hui dédaigné par celle qui est belle comme le cygne neigeux, au combat d'Arderyz j'ai porté le collier d'or.... O Jésus ! pourquoi n'ai-je pas péri le jour où j'ai eu le malheur de tuer de ma propre main le fils de Gwendiz ma sœur ? Infortuné que je suis ! le fils de Gwendiz est mort, et c'est moi qui l'ai tué !¹ »

La bataille d'Arderyz est mise, par les triades galloises, au nombre des trois frivoles batailles de l'île de Bretagne. Quatre-vingt mille hommes y périrent au sujet d'un nid d'alouettes². Selon les mêmes autorités, Merlin encourut une grande haine à l'occasion de ce désastre, dont il fut, à ce qu'il paraît, la cause. Comme nous l'avons vu, il en fut aussi la victime, car il y perdit, outre son neveu et la raison, quarante-neuf pommiers sur cent quarante-sept ; dernière perte qui semblerait ne lui avoir pas été moins sensible que la première, et n'avoir pas moins influé sur son esprit.

Quelques antiquaires Anglais, frappés de ces bizarreries, et n'ayant pu, d'ailleurs, parvenir à trouver de lieu appelé Arderyz, ont déclaré que la bataille de ce nom est imaginaire et qu'il faut y voir un mythe et des allusions dont nous avons perdu la clef. D'autres sont allés plus loin et ont vu dans Merlin un druide pleurant la chute de ses bois sacrés de pommiers, moissonnés par la hache ennemie et envahis par les profanes. Les vers qu'on va lire sont les autorités sur lesquelles ils s'appuient :

« Fut-il jamais fait par l'homme, dit le barde, un présent semblable à celui qui fut fait à Merlin avant sa vieillesse : sept pommiers et sept vingts de plus, de même âge, de même hauteur, de même étendue, de même gran-

¹ V. *Avallenau Myrddin*. (Myrvyrian, t. 1, p. 151, 152, 153).

² Myvyr., t. II, p. 65.

deur ¹. Ils s'élevaient sur le versant de la montagne ; leurs branches étaient couvertes de feuilles verdoyantes ; une jeune fille aux cheveux flottants les gardait ; Rosée était son nom, brillantes comme la rosée étaient ses dents ².

« Pommiers superbes ! ô vous dont on aime l'ombre et les fruits, dont on admire la beauté ! Les princes et les chefs trouvent mille prétextes de venir profaner mon verger solitaire ; ainsi font les moines menteurs, gloutons, méchants, et la paresseuse et babillarde jeunesse, tous se jettent avec avidité sur vos pommes, pensant qu'elles leur feront prédire les exploits de leurs rois ³. »

Les Bretons du pays de Galles ont de ce barde plusieurs morceaux de poésie dont l'authenticité est reconnue ; ils ne paraissent pas en avoir de l'autre Merlin. Les Bretons d'Armorique n'en ont ni de l'un ni de l'autre, mais seulement quelques chants populaires qui les concernent. Nous allons en mettre deux échantillons sous les yeux de nos lecteurs.

¹ A rozez éneb den un pléjent
A roed da verddin ken hé hénent ?
Seiz avalen-bren ha seiz ugent
Ean gef oad, gef uc'h, gé hed, gemment.

² Glouiz hé hano, glouiz hé daint.

³ V. la note ¹ de la page précédente.

VI

MERLIN - DIWINOUR.

(Les Kerné.)

— Merlin, Merlin, pélec'h et-hu,
Ken beuré-zé, gand hô ki du?
Ou! ou! ou! ou! ou! ou! ou! ou! ou!
Iou! ou! ou! iou! ou!

— Bed onn bet kas kahout ann tu,
Da gahout tréman ann wi ru,

Ann wi ru ann aer-vorek,
War lez ann od toull ann garrek.

Mont a rann da glask d'ar flouren,
Ar béler glaz ha 'nn'aour géoten,

Hag ar war-huel ann derwen,
Ékreiz ar c'hoad lez ar feunten.

— Merlin! Merlin! distroet enn drou;
Losket ar war gand ann dérrou,

VI

MERLIN - DEVIN.

(Dialecte de Cornouaille.)

— Merlin, Merlin, où allez-vous si matin avec
votre chien noir ?

Oh ! oh ! oh ! etc.

— Je viens de chercher le moyen de trouver, ici,
l'œuf rouge,

L'œuf rouge du serpent marin, au bord du rivage,
dans le creux du rocher.

Je vais chercher dans la vallée, le cresson vert et
l'herbe d'or,

Et la branche élevée du chêne, dans le bois sur le
bord de la fontaine.

— Merlin ! Merlin ! revenez sur vos pas, laissez le
rameau au chêne,

— 60 —

**Hag ar béler gand ar flouren,
Kerkoulz hag ann aour-géoten,**

**Hag ann wi ru ann aer-vorek,
Touez ann oen toull ar garrek.**

**Merlin! Merlin! distroet enn-drou,
Né deuz diwinour némed Dou.—**

— 61 —

Et le cresson dans la vallée, comme aussi l'herbe
d'or,

Et l'œuf rouge du serpent marin, parmi l'écume
dans le creux du rocher.

Merlin! Merlin! revenez sur vos pas, il n'y a de
devin que Dieu. —

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Ce morceau nous présente le barde sous un jour nouveau : il serait assez difficile de déterminer s'il s'adresse à Merlin-Emrys, ou à Merlin-le-Sauvage, car il convient également à l'un et à l'autre.

En prenant, avec Davies, Merlin pour type du druide, ce serait le druide magicien qui nous apparaîtrait ici, avec les attributs de sa puissance. Il s'est levé dès l'aurore ; il parcourt les bois, les rivages et les vallées ; il cherche « l'œuf rouge du serpent marin » ; ce talisman, que l'on devait porter au col, et dont rien n'égalait le pouvoir ¹.

Il va cueillir le cresson vert, l'herbe d'or, et la branche élevée du chêne. L'*herbe d'or* est une plante médicinale ; les paysans Bretons en font grand cas, ils prétendent qu'elle brille de loin comme de l'or ; de là, le nom qu'ils lui donnent. Si quelqu'un, par hasard, la foule aux pieds, il s'endort aussitôt, et entend la langue des chiens, des loups et des oiseaux. On ne rencontre ce simple que rarement, et au petit point du jour : pour le cueillir, il faut être nu-pieds et en chemise ; il s'arrache et ne se coupe pas. Il n'y a, dit-on, que les saintes gens qui le trouvent. Il n'est autre que le sélage. On le cueillait aussi, nu-pieds, en robe blanche, à jeun, sans employer le fer, en glissant la main droite sous le bras gauche, et dans un linge qui ne servait qu'une fois ².

Quant à la *branche élevée du chêne*, je ne vois pas ce que ce pourrait être, si ce n'était le fameux gui.

Mais d'où vient cette voix ? Qui ose apostropher le druide avec ce ton d'autorité ? Serait-ce quelque saint évêque chrétien, serait-ce saint Colomban ? Cela peut être ; on a dit qu'il avait converti Merlin ; si l'on traduisait les mots « distroet enn-dro » par convertissez-vous, cette opinion pourrait ne pas manquer de probabilité ; au moins, il est un fait excessivement curieux à constater, c'est que les paroles que le poète lui met dans la bouche, se retrouvent dans trois pièces de poésie gal-

¹ Plinius, l. XXIX. Est ovorum genus in magna fama. Angues innumeri æstate convoluti salivæ faucium corporumque spumis artificio complexu glomerantur : anguinum appellatur ; druidæ id dicunt. etc.

² *Ibid.* lib. XIV.

loise, dont l'une est attribuée au barde Taliesin, les deux autres à Lywarch-Hen, et qui sont certainement de leur temps, sinon d'une époque antérieure : ces paroles, les voici :

Némen Dou né doez déwin :

Vers exactement semblable au vers de notre pièce, sauf le dialecte et l'interversion de l'ordre de la phrase.

Toutes ces remarques nous portent à croire que le fragment cité remonte au temps où le christianisme naissant luttait avec le vieux druidisme, comme nous l'avons dit dans l'introduction de ce recueil.

Nous ne saurions expliquer le refrain *ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou !* C'est aujourd'hui un cri de joie. Les latins criaient *io ! io ! ou, evohe !*

Le chant qu'on va lire, et dont Merlin est encore le héros, doit être postérieur à celui que nous venons de citer.

• Myrvyrian, t. 1, p. 122, 124, et passim.